Ami du Clergé 31 janvier 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sur le présent et l'avenir du Catholicisme. — II. Ce que valent les prophètes de ruine, 65.

Instructions sur la Sainte Eucharistie *(fin)*. — XXXIII. Le Viatique, 67 — XXXIV. Le Ciboire, 70.

Aux Enfants de Marie. — XII. La jeune fille pieuse, 71.

Panégyrique de sainte Marguerite de Cortone. — La Madeleine du Tiers Ordre, modèle de perfection séraphique, 72.

Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — V. La situation de la France, 77. — VI. Robert de Baudricourt, 79.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME

II

CE QUE VALENT LES PROPHÈTES DE RUINE

Messieurs,

Ce qui fait que le vulgaire, — j'entends le vulgaire incrédule, — croit volontiers à la disparition plus ou moins prochaine du Catholicisme et de l'Eglise qui le représente, c'est la sincère ou apparente conviction avec laquelle certains hommes en vue annoncent sa décadence et sa fin. Je vous ai rapporté quelques-unes des prédictions pessimistes lancées dans le peuple à jet continu par ces faux prophètes. Croyez que je pourrais en citer d'autres, aussi et même encore plus catégoriques, par centaines et par milliers.

Inutile d'insister. Il n'est pas un seul d'entre vous, au surplus, qui n'ait entendu formuler ces idées dans un langage plus ou moins savant ou populaire. L'homme du peuple qui dit que « la Religion n'est plus à la mode, » ou que « la Religion s'en va, » ou qu'il « n'en faut plus, » exprime sous une forme à la fois brutale et précise la même pensée que les écrivains célèbres qui nous ont condamnés à mort dans leurs articles ou leurs livres.

Mais que sont ces hommes qui se font les annonciateurs de la ruine du Catholicisme ? Que valent-ils ? Quelle portée peuvent bien avoir leurs sinistres prophéties ?

C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui en vous montrant : 1° qu'ils ne sont pas qualifiés pour parler en oracles, et 2° qu'ils se trompent grossièrement.

Mon but dans cette conférence, comme dans les autres d'ailleurs, est de rassurer ceux d'entre vous que la célébrité ou les dires de ces hommes impressionnent ou effraient. Ce but, je ne le cache pas, mais je déclare que je n'apporterai ici que des jugements motivés et plausibles, sans prévention ni amertume contre qui que ce soit.

I

Notons d'abord, Messieurs, que les hommes qui prophétisent la ruine du Catholicisme sont tous des libres-penseurs, ennemis de l'Eglise catholique. Or, des ennemis, si impartiaux qu'ils veuillent être et se montrer, sont toujours de mauvais juges. J'ajoute que ceux dont il est question ici n'ont qu'une autorité bien insuffisante.

Le fameux écrivain anglais, Robert Hugh Benson, fait cette remarque : « Un pur intellectuel n'est certainement pas le meilleur juge en fait de religion. » Pourquoi ? « Parce qu'il juge d'après des idées abstraites et non d'après la vie. » Il ajoute : « Un sociologue habitué à étudier les hommes dans les multiples manifestations de leur activité, ou même un homme médiocrement instruit, mais riche d'expérience et d'observations personnelles, aura un coup d'œil plus juste et des lumières plus étendues dans cet ordre d'idées » (comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs). Cela est vrai, et le malheur de nos générations aura été de donner beaucoup trop d'importance aux jugements de mandarins sans contact avec les réalités humaines.

Ce n'est pas qu'il n'y en ait d'admirablement doués, de merveilleusement spirituels, habiles à donner à leur pensée les mille facettes qui la font briller et valoir. Malgré cela, ce sont le plus souvent des esprits d'une trempe subalterne. L'homme attentif s'aperçoit bien vite que leurs pensées, qu'il avait prises pour des diamants, ne sont que de vulgaires verroteries qu'on a su polir et exposer ensuite artistement au soleil de la vitrine. Ils écrivent de tout, et ils ont sur tout des notions incomplètes qu'ils ne se sont jamais donné la peine de contrôler. Quand il existe une source de renseignements suspects ou erronés, on peut être sûr que c'est à celle-là qu'ils iront puiser de préférence. Les uns cherchent l'originalité ; les autres courent après l'inédit. Ils savent beaucoup de choses, ils ont remué beaucoup d'idées, mais aucun lien ne relie ces gerbes hâtives, moissonnées partout. Ils n'ont pas l'envergure, ils n'ont pas le regard assez étendu pour embrasser autre chose qu'un coin de l'horizon, ou, s'ils se hasardent aux systèmes, ils bâtissent des systèmes parfois hardis, mais toujours fragiles, parce qu'ils ne reposent que sur des chimères. On croit sentir, en les lisant, le frémissement des convictions fortes : ce frémissement n'est que celui de la passion. Enfermés dans la citadelle de leurs préjugés, pour rien au monde ils ne consentiraient à en sortir, et il n'y a pour eux de vérité que l'erreur qui leur est chère. Moins ils savent, plus leur audace est grande, hélas ! et plus leur audace est grande, plus ils en imposent. Le public, irrémédiablement condamné à l'ignorance, ne se doute pas que ces rois de la pensée sont des myopes, sinon des aveugles ; il ferme les yeux, leur tend la main et se laisse conduire.

Après avoir lu un grand nombre de livres et d'articles écrits par les ennemis de l'Eglise, j'ai remarqué que ce qui égare le plus souvent les auteurs anti-religieux, c'est la haine, inconsciente ou avouée, haine d'un caractère spécial, qui ne vient pas de

l'esprit révolté contre le faux, mais de la chair et de toutes les passions conjurées contre la loi morale prêchée par l'Eglise. On ne rejette les dogmes, on n'attaque l'institution, on n'entasse sur les uns et sur l'autre les Ossa et les Pélion de la calomnie que pour étouffer en soi le cri de cette morale gênante.

Il y a autre chose. — En lisant les ouvrages contemporains (et, je le répète, il y a vingt ans que je les lis avec assiduité au fur et à mesure qu'ils paraissent), j'ai été frappé du nombre incalculable d'erreurs historiques, philosophiques, théologiques et autres dont s'alimente la pensée moderne.

J'ai constaté que, dès qu'ils citent l'Ecriture ou les Evangiles, ils commettent des confusions d'attribution qui prouvent qu'ils ne connaissent les textes que de seconde main, qu'ils n'ont jamais lu la page où ces textes se trouvent, qu'ils en ignorent le contexte par conséquent, et que leurs interprétations tombent généralement à faux. J'ai remarqué que nombre d'écrivains dogmatisent sur ce qui leur est inconnu, affirment ce qu'ils ne savent qu'à moitié, raisonnent à côté du vrai et, le voulant ou non, trompeurs eux-mêmes les premiers trompés, jettent en pâture aux foules à demi-savantes de notre temps les sophismes les plus grossiers et les plus subtils tour à tour. Beaucoup de ceux qui écrivent n'étudient pas, ils rééditent des idées trouvées çà et là, sans rien approfondir ni contrôler.

De ce mélange, souvent brillant, de vrai et de faux, de principes légitimes et de conséquences erronées, de vues profondes et de jugements superficiels, résulte le trouble affligeant dans lequel se débattent tant d'intelligences.

Autre chose encore. — On s'imagine que l'incrédulité invente les objections qu'elle multiplie chaque jour contre l'Eglise. C'est une grossière erreur. Ceux qui ont étudié savent que ce sont toujours les mêmes pavés qu'on lui lance à la tête depuis dix-neuf cents ans. Voltaire, qu'on croyait si original au XVIIIe siècle, n'a fait que copier Celse ; la fameuse Ecole de Tubingue, si élégamment interprétée par Renan, n'a fait que rééditer les vieux arguments de Porphyre, et Anatole France n'a rien fait de plus que d'exploiter le fonds de ces antiques ennemis. Chacun y apporte sa tournure d'esprit, son génie particulier, la qualité de sa haine ou de son fiel. Les uns sont pontifiants ; les autres sont caustiques, ironiques, sarcastiques. Mais, au fond, c'est toujours la même farine, si ce n'est pas le même moulin.

De là, l'air de nouveauté de tant de redites, et le succès qui leur est fait quand elles réapparaissent.

Ah ! Messieurs, si nous étions tous assez instruits !... Le grand mal et le grand malheur des intelligences aujourd'hui, non seulement dans les classes populaires, mais dans les classes cultivées elles-mêmes, c'est l'ignorance religieuse. Victor Hugo, dans un de ses rares moments de bon sens, disait qu'il faudrait ensemencer nos villages d'Evangiles. J'en demande pour les villes et pour les salons, comme pour les villages et les chaumières : les Français de toutes les régions et de toutes les classes manquent des premières notions de la foi chrétienne. J'en demande surtout pour les intellectuels, pour ces prophètes qui prétendent éclairer et diriger le peuple...

La connaissance de l'Histoire, en particulier, les éclairerait sur la difficulté de l'entreprise. Ils comprendraient que là où de plus forts qu'eux ont échoué, ils courent des risques d'échouer comme eux. Ils rabattraient de leurs prétentions et de leurs espoirs, et ils réfléchiraient avant d'écrire ou de parler.

Il y en a, parmi ces prophètes ennemis, qui, éblouis par les glorieux essors de l'esprit humain, enivrés par les progrès réalisés et toujours en train d'éclore, se plaisent à rêver un nouvel ordre de choses, des temps heureux où l'humanité n'aura plus besoin, pour avancer, des gênantes lisières de la Religion. Ils se trompent et ils trompent le public, parce que la Religion est une nécessité vitale, et qu'il n'y a plus de vie sociale ni même individuelle si elle n'est plus.

D'autres escomptent les résultats de l'effroyable ruée, menée contre l'Eglise, par la coalition des Maçons, des Libres-penseurs, des Gouvernements hostiles et des politiciens pour qui toute la politique consiste dans le démantèlement de l'organisation catholique. Nous sommes à leurs yeux comme un troupeau de moutons au milieu d'une horde de loups, ou comme un bataillon de braves sans ordre ni discipline devant une armée solide et bien conduite... Ils se trompent et ils trompent le public, parce que le désir ne crée pas son objet, et qu'il ne suffit pas qu'ils aspirent puissamment à la ruine de l'Eglise pour que l'Eglise succombe.

D'autres enfin n'ont que de la haine, et ceux-là se trompent encore et trompent encore le public, car la haine est essentiellement inféconde et sa violence n'a qu'un temps.

Vous le voyez, Messieurs, nos prophètes de malheur manquent d'autorité, parce qu'ils manquent de sang-froid et, consciemment ou inconsciemment, d'impartialité et de science pour se faire juges dans un procès si grave.

D'autre part, — et cela s'explique par les raisons que je viens d'énumérer, — leurs prédictions manquent de base.

II

Le caractère intéressé des Prophètes qui nous annoncent la fin du Catholicisme et de l'Eglise doit nous mettre en défiance contre des vaticinations qui n'ont d'autre base qu'un passionné désir de se débarrasser d'une institution gênante. Ces gens-là, évidemment, se montent la tête, s'enfièvrent, s'hallucinent eux-mêmes, ferment les yeux à tous les faits et à toutes les évidences, et ne voient des choses du monde que ce que finalement ils y veulent voir. Ils agitent alors furieusement le vain épouvantail qu'ils ont fabriqué de leurs mains, avec l'intention de faire fuir les fidèles, ou pour le moins de les effrayer. Leur calcul réussit quelquefois ; mais à certains signes, ceux d'entre nous qui sont attentifs constatent vite que leurs prédictions ne reposent sur rien de solide.

Si ces prédictions étaient fondées, il y a des siècles que l'Eglise ne devrait plus être qu'un souvenir

historique, car il y a des siècles que ses ennemis prédisent sa fin !

Les Ariens des premiers siècles, les Julien l'Apostat, les Musulmans rués sur l'Europe ont tous crié qu'ils en viendraient à bout et cru qu'elle n'en avait plus pour longtemps !

Pour remonter moins haut, quand se produisit le grand déchirement de la Réforme, Luther, Calvin, tous les protagonistes de la lutte contre Rome, crurent bien que c'en était fait du Catholicisme romain. Rome s'appelait Babylone, la ville maudite, la ville de la corruption et de l'esclavage. Dieu avait décidé de la détruire et sa religion avec elle ! Des nations, esclaves de leurs chefs politiques, se séparèrent de Rome... Mais Rome resta Rome, et l'Eglise survécut à l'effroyable orage !

Au XVIIIe siècle, un extraordinaire mouvement d'incrédulité et d'impiété part de France et se propage dans toutes les nations de l'Europe. Toutes les classes sont pourries d'incrédulité : la Cour, la Ville, la noblesse, et il faut le dire, car c'est la vérité, une partie du clergé et des Ordres religieux. Les bons chrétiens qui regardaient alors l'état du monde civilisé, pouvaient se demander si vraiment la fin n'était pas prochaine. Que restait-il à Dieu, au Christ, à l'Eglise ? Peu de chose, semblait-il. Les Encyclopédistes, Voltaire, Rousseau, Frédéric II, tous leurs élèves, tous leurs admirateurs et la foule immense qui les suivait, toute cette tourbe bruyante et insolente croyait avoir écrasé ce qu'ils osaient appeler l'Infâme. Déjà ils chantaient victoire. Un peu de temps passa ; tous ces insensés furent refoulés par la Mort dans les tombeaux, et l'Eglise est restée pour chanter sur eux le *De profundis*.

La Révolution française crut donner le dernier coup à l'œuvre du Christ. Constitution civile du clergé, poursuite des prêtres non-assermentés, églises fermées, parodies sacrilèges, les pontons, l'échafaud, tout fut mis en œuvre pour qu'il ne restât plus rien de l'Eglise abhorrée ! Le Pape est prisonnier, immobile et muet, sous les serres de l'Aigle ! N'était-ce pas le signe que la fameuse barque de Pierre allait être engloutie avec son pilote ?... En fait, il n'en fut rien. L'Eglise vit les conventionnels se guillotiner les uns les autres, l'Empereur, fils de la Révolution, signer le Concordat, rendre la liberté au Pape, mourir plus tard à Sainte-Hélène. Et la barque de Pierre, renflouée, reprit sa course sur les flots sous lesquels avaient coulé et s'étaient engloutis ceux qui avaient voulu la perdre.

Le XIXe siècle a vu le Catholicisme persécuté en Suisse, en Allemagne, en France, et nous savons tous avec quelle intraitable et meurtrière fureur. Nous avons été les témoins et les victimes de quelques-unes de ces violences... Eh bien ! nous sommes toujours là, et notre Eglise, pour éprouvée qu'elle ait été, est là aussi, et même *un peu là*, comme vous dites aujourd'hui !

Chaque fois qu'éclatait une de ces féroces persécutions d'idées ou de faits, les prophètes se levaient et disaient aux peuples : « Réjouissez-vous ; voici la fin ! »

Ce ne fut la fin ni quand la Réforme parut triompher ; ni quand la Révolution française tua les religieux, les religieuses, les prêtres et les évêques fidèles ; ni au cours des luttes de notre XIXe siècle. Nous voici, Messieurs, tous les croyants du monde, bien vivants ; nous sentons en nous une foi que rien ne vaincra, ni le temps, ni les persécutions nouvelles toujours prêtes à surgir !...

Le Catholicisme a un autre ennemi que le persécuteur violent qui tente de l'anéantir par le glaive ou par les lois ; cet ennemi, c'est le Matérialisme, qui depuis un siècle et demi envahit les esprits sous mille formes. Il s'incarne dans une sorte de « contre-Eglise » que l'on rencontre aujourd'hui partout, aussi bien dans le dernier village que dans les grandes villes tumultueuses et paganisées. Il s'agit de créer une société sans Dieu, d'exciter dans les âmes un mysticisme sans religion, un naturalisme qui dispense les hommes de tout devoir trop dur et leur permette de jouir de toutes les satisfactions que peuvent leur offrir la terre et la vie. Ce matérialisme tuera-t-il le Catholicisme ?

Il en est qui, pour ruiner la Religion catholique, s'évertuent à inventer une religion autre, mais plus commode : la Religion de la vie universelle de l'humanité, de l'activité créatrice immanente, de manière à faire dériver le sentiment religieux vers une religiosité, au fond, sans fondement, sans obligations ni sanctions. Ces sectes nouvelles tueront-elles le Catholicisme ?

D'autres enfin, comme les communistes, caressent le rêve de supprimer toute religion, en commençant naturellement par la nôtre, qu'ils considèrent comme la plus redoutable pour eux, la plus irréconciliable avec leurs visées étatistes, tyranniques, anarchiques. Le bolchévisme tuera-t-il le Catholicisme ?

C'est à prêcher ces doctrines avilissantes que se dépensent de nos jours, avec quelle activité et quel aveuglement furieux ! de nombreux maîtres de l'enfance et toute une presse à la solde d'on sait bien quelle société de ténèbres. Faut-il trembler devant l'armée de ces destructeurs ? Vont-ils réaliser le rêve de ruine dont ont vécu tant d'illustrations oubliées ?

Ne tremblons pas : ces prophètes de malheur sont de faux prophètes. Tous. Ils font du mal, mais leurs efforts seront vains. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra,* notre foi a vaincu le monde ; elle le vaincra encore. Heureusement pour les âmes et pour l'humanité ! Quel malheur serait pour les âmes et pour l'Humanité, la disparition du Catholicisme, je vous le dirai, Messieurs, dans notre prochaine conférence. Après m'avoir entendu, vous conclurez vous-mêmes que cette disparition est impossible.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXXIII

LE VIATIQUE

Mes frères,

Heureux ceux d'entre nous qui, à l'heure de la mort, reçoivent la visite de leur Dieu ! Je demande au divin Sauveur que cette grâce soit accordée à

tous ceux qui ont suivi nos instructions. Après ce qu'ils ont entendu, ils savent le prix de cette suprême faveur.

Quand l'un des nôtres est gravement malade, quand nous-mêmes nous nous sentons gravement atteints et, si je puis ainsi parler, abandonnés de nos forces et hors de combat, notre devoir est d'appeler le prêtre. Il ne faut pas avoir peur d'effrayer le malade ; il ne faut pas avoir peur nous-mêmes de regarder la situation bien en face, pour ce qui nous concerne. Les intérêts qui sont en jeu ici sont sérieux : nos derniers actes ont des retentissements d'une telle importance dans l'au-delà que toute hésitation en face du devoir serait la plus dangereuse erreur.

Appelez le prêtre, m. f., et qu'il purifie votre conscience, et qu'il vous apporte l'Hostie. Qu'elle rayonne, cette Hostie, dans votre chambre de malade ; que vos yeux la voient une fois encore ; que vos lèvres une dernière fois la reçoivent !

Cette visite de Jésus à la dernière heure est la *consolation du mourant* et le *gage de sa résurrection.*

I

Mourir nous sera toujours dur. Quand je dis *nous,* je parle de la grande masse humaine. Cette masse tient à la vie. Aussi s'enivre-t-elle de tous les bruits, de tous les parfums, de toutes les lumières, de tous les plaisirs de la vie, contente d'en oublier la fin dans les fumées de ses épaisses ivresses. Elle se jette à corps perdu dans ce que Pascal appelait « les divertissements, » de manière à ne jamais penser à soi et ne pas voir le bout de la route, le fatal *terminus* où tout s'arrête, — pour repartir !... Cependant, qu'il le veuille ou non, pour chacun de nous, une heure sonnera où la vie épuisée lui retirera sa flamme.

Enfants, jeunes hommes, jeunes filles, hommes ou femmes en pleine vie, nous ne sommes pas à l'abri des coups de la mort. Une statistique déconcertante et pourtant fondée, nous apprend qu'il meurt habituellement plus de jeunes que de vieux.

La jeunesse et l'âge mûr passés, la vieillesse s'annonce. Les jointures se rouillent, le passé envahit la mémoire, le présent compte peu, et l'avenir est bouché comme un horizon d'automne, quand les nuées cachent les montagnes, et que les brouillards dérobent à nos yeux la forêt et la plaine.

On a passé des jours heureux, malheureux, au gré des alternatives variées de la vie. La route a été dure, longue peut-être, mais nous voici arrivés au soir : cette route du soir sur laquelle est tombée peu à peu la solitude et le silence, doucement inclinée, vous fait à peine sentir la descente. Vous avanceriez avec sécurité et sérénité, tant la marche est facile, tant le temps s'écoule vite dans ce calme du crépuscule, si vous ne vous disiez que tout à l'heure ce sera la nuit. Vous pensez alors : « Que me réserve la nuit ? » Sa fraîcheur vous saisit déjà ; des ténèbres s'accumulent du côté du levant d'où une ombre épaisse accourt ; ces ténèbres vous enveloppent et vous dites : « Que vais-je devenir dans ces ténèbres ? »

Elle peut être charmante, la route du soir de la vie, mais combien pleine d'angoisse !

Quelques-uns se rassurent stoïquement : « La mort ne m'inquiète pas ! J'y suis préparé. Je la tiens pour peu de chose ; un homme qui a fait sa besogne se couche et s'endort [1]. » Ceux qui parlent ainsi affirment ce qu'ils ne savent pas. Et si la route continue dans la nuit ? Et si elle aboutit à quelque précipice ? Ah ! qu'il est à plaindre, le vieillard près de la tombe qui se penche de tout son poids vers sa fosse, et qui ne sait pas ce qu'il trouvera au fond ou par delà !

Le chrétien qui croit en Jésus-Christ et qui le reçoit pieusement sur son lit de mort, lui, est fixé sur le sort qui l'attend.

Il a été un homme, un pauvre homme, faible et pécheur. A-t-il assez expié ses fautes ? Il les a confessées, il les a regrettées, mais il ne sait. Il aurait lieu de s'inquiéter, de s'effrayer, de trembler. Il se rassure : voici Jésus qui vient à lui, et qui donne à ses lèvres de mourant le baiser de l'amitié et de la paix. Que craindrait-il désormais ? Il porte son Juge dans son cœur !

Comme la mort l'exige de tous ceux qui vont mourir, il est contraint de tout quitter, une femme, des enfants, des amis, des biens. Pour ceux qui ne croient pas, c'est le dernier et souvent le plus dur martyre de l'humaine vie. Pour le chrétien que le Christ vient visiter à sa dernière heure, le sacrifice s'adoucit et l'amertume s'amoindrit jusqu'à ne subsister plus. Il possède avec le Viatique tout l'amour et tous les biens ; il sait que la rupture de ses liens charnels est la condition de son suprême bonheur. Adieu, ô vous que j'aimais ! Adieu, plaisirs, honneurs, richesses ! Adieu, monde ! Adieu, vie ! En quittant tout, je ne perds rien, car je retrouve tout dans la présence de mon Dieu !

Pour le chrétien, comme pour tous, la mort a ses horreurs qui l'épouvantent. Ce tombeau, cette solitude dans le silence de la terre, cette humidité froide, cette pourriture, ces vers, ce squelette, cette cendre, tout l'être se révulse à la pensée qu'il faut en passer par là. Mais Jésus est venu à ce chrétien : advienne que pourra de ce misérable corps ; son âme a en Jésus sa raison d'être heureuse !

Le chrétien mourant sait qu'il sera jugé comme tous les hommes. Autant qu'un autre, plus qu'un autre peut-être à cause de sa dignité et de sa responsabilité, il a sujet de s'alarmer. Il ne s'alarme pas ; en recevant Jésus, il a reçu le défenseur de sa cause et le témoin de son innocence, *assertor integritatis, testis innocentiæ.*

Ainsi, incomparable consolation ! sécurité incomparable, celui qui a reçu le saint Viatique peut regarder la mort en face. Dans le passage qu'il doit traverser, sous l'obscur et redoutable tunnel qui conduit de ce monde à l'au-delà, il a son Dieu pour guide et pour défenseur.

« Quand même il me faudrait marcher au milieu des ombres de la mort, chante le Psalmiste, je ne craindrais aucun mal. » Appelez Jésus-Eucharistie

[1] Paroles de Clemenceau.

à votre chevet de mourant, il vous apportera avec son corps la force et la paix. En vain l'ennemi de votre âme s'acharnera contre vous et, pour troubler votre dernière heure, suscitera dans votre esprit affaibli des images de désespoir et de terreur. En vain, votre cœur pleurera en vous-mêmes d'avoir à quitter ce monde visible et tant d'êtres chers. En vain vous verrez tout s'éloigner, tout vous abandonner, tout s'enfuir loin de vous, désormais seul, effroyablement seul devant le formidable inconnu d'au-delà de la tombe. L'Hostie vous éclairera, l'Hostie vous apaisera, l'Hostie vous rassurera, l'Hostie vous assistera et vous accompagnera sur ce chemin nouveau que Jésus a parcouru le premier : *Initiavit nobis viam novam et viventem.* (Hébr., x, 20).

II

Le Viatique est, de plus, le gage de la résurrection. Vous connaissez les textes évangéliques, à la fois si beaux et si précis : « Voici le Pain descendu du ciel ; si quelqu'un en mange, il ne mourra pas. — Je suis le Pain de vie. — Je suis venu pour qu'ils aient la vie, la vie débordante. — Ma chair est pour la vie du monde. — Qui mange ma chair a la vie éternelle [1]. »

Toutes ces paroles signifient que l'Eucharistie est vraiment le Pain des immortels. Certes, la dure séparation de tout ne sera pas épargnée à celui qui communiera en viatique ; son âme se séparera de son corps, les éléments de son corps se sépareront les uns des autres et il tombera en poussière, en cette poussière dont il a été fait. Mais il aura du moins deux certitudes : son âme vivra éternellement, et son corps ressuscitera.

Son âme vivra, c'est-à-dire d'abord qu'elle ne connaîtra pas l'anéantissement, mais c'est-à-dire surtout qu'elle aura en partage la vie divine.

Son corps un jour ressuscitera, c'est-à-dire qu'il retrouvera sa forme humaine intégrale. « Celui qui mange ma chair, je le ressusciterai au dernier jour, » a dit Jésus. Et S. Paul nous dit à son tour : « Le corps divin reformera notre corps avili et le conformera à la gloire du sien. » (Phil., III, 21). C'est que, comme je vous l'ai enseigné, avec le Pain eucharistique notre corps reçoit et s'assimile la Vie. Le grand Vivant qu'est le Seigneur y dépose un mystérieux germe qui dormira longtemps dans la poussière de la tombe, mais qui un jour se réveillera. Telles ces larves muettes, tout l'hiver cachées dans le sol, mais que le soc ramène à la lumière et que le soleil du printemps ranime et transforme. Ainsi la vertu de ce germe déposé en nous par l'Hostie fera, au jour prédit, se rassembler nos os et refleurir notre chair.

S. Jean Chrysostome nous assure poétiquement que les anges environnent la tombe des morts trépassés dans le baiser de l'Hostie, et qu'ils gardent leurs cendres comme un dépôt précieux, afin de les présenter vivants dans cette assemblée générale du genre humain où chacun sera jugé selon ses œuvres. Ce n'est là évidemment qu'une image. Les anges ont autre chose à faire que de monter la garde, pendant des siècles, immobiles au milieu des tombeaux. Mais la pensée du grand orateur est vraie malgré tout, en ce sens que les dépouilles des morts confiées à la terre ne sont pas oubliées, que l'œil de Dieu les couve et que sa puissance saura bien où les retrouver.

Voilà, m. f., les surnaturels et consolants effets de cette dernière communion que nous appelons le Viatique.

« Quelle admirable entrée dans la vie, s'écrie un orateur, et quelle sortie touchante se fait, grâce à Jésus-Hostie, par ces deux célestes épisodes, ce lever et ce coucher du soleil de la vie chrétienne : la première Communion et le saint Viatique, avec, de l'une à l'autre, le banquet sacré toujours servi ! [1] » Oui, quelle admirable entrée dans *l'autre* vie !

Dans une accumulation d'images, un peu hétéroclites, mais suggestives, un saint religieux, le célèbre P. Hermann, résume admirablement les effets du Viatique et les consolations qu'il apporte à l'âme près de quitter la terre. « Je sais, dit-il, un talisman qui ouvre toujours les portes de la divine miséricorde ; je sais un fleuve qui nous donne passage pour entrer dans la Terre Promise ; je sais un palmier qui nous couvrira de son ombrage et nous abritera contre les ardeurs dévorantes de la vengeance divine ; je sais une source dont les eaux rafraîchissantes apaiseront notre soif dans ce désert de la vie que nous devons traverser ; je sais une étoile qui nous conduira, comme la nuée des Israélites, à travers les océans de sable de cet exil et jusqu'au terme du voyage ; je sais une rosée que Dieu fait pleuvoir du ciel et qui doit nous soutenir sur le grand chemin qui nous reste à faire ; je sais un arbre dont le bois adoucira les eaux amères qui nous abreuvent ; je sais une vigne mystérieuse dont le fruit plein de douceur nous donnera un avant-goût de la céleste Patrie. Ce talisman me rassurera contre les frayeurs de la mort, et ce gage me donne confiance à mon heure dernière, et cette rosée me rafraîchit lorsque les angoisses de l'avenir viennent m'accabler, et cette étoile me guide vers la Terre Promise, et ce fleuve me réjouit, car il me porte vers la Cité de Dieu ; et ce talisman, ce fleuve, cette étoile, cette céleste rosée, cette vigne mystérieuse, c'est la divine Eucharistie, c'est le saint Viatique, que les saints appellent LA CLÔTURE BIENHEUREUSE DE LA VIE, *felicem vitæ clausulam.* »

* *

Tel est, m. f., le rôle du Viatique dans la destinée du chrétien. Le chrétien mourant, voyageur près de partir pour le grand voyage, doit s'approvisionner comme les Hébreux près de partir à la recherche de leur lointaine patrie. La communion sera la nourriture qui le soutiendra durant le passage, et en même temps le gage de la plus douce, de la plus magnifique espérance. Quand l'heure sera venue, — je la souhaite aussi tardive que possible, —

[1] O., I, 2 ; XI, 26 ; X, 10 ; VI, 35, 58.

[1] Bolo, *Contemplations Eucharistiques.*

n'oubliez pas mes recommandations ni pour vous ni pour les vôtres. Il s'agit de passer d'un monde dans l'autre. O Jésus-Hostie, ô mon Dieu, je vous en supplie pour tous ceux qui m'écoutent, venez à eux en ce dernier de leurs instants sur cette terre, et grâce à votre présence dans leur âme, puisse ce sombre passage être pour eux le passage de l'ombre à la lumière, du travail au repos, de l'épreuve à la joie, de la terre au ciel ! Leur mot d'adieu sera alors la parole même de leur divin Maître en sa glorieuse Ascension : « Je m'en vais ; je monte vers mon Père, vers mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

XXXIV

LE CIBOIRE

Mes frères,

De tous les vases sacrés au service de l'autel, celui qui nous parle le plus éloquemment de cette communion qui a fait l'objet de nos entretiens de cette année, c'est le Ciboire, appelé plus généralement le Saint Ciboire.

Son rôle ou, si vous l'aimez mieux, son utilité religieuse, c'est de garder les hosties consacrées entre ses parois d'or ou de vermeil. Cela, pour que, dans l'intervalle des messes du jour à celles du lendemain, les fidèles puissent adorer dans l'église le Christ Eucharistique en sa présence perpétuée, mais aussi, mais surtout afin que le Pain de Dieu soit toujours à la portée de ceux d'entre eux qui veulent s'en nourrir.

Un mot pour le décrire, — un mot pour l'apprécier, — un mot pour conclure.

Vous verrez qu'il mérite que nous disions ces trois mots à son sujet.

I

Après avoir pris, au cours des siècles, les différentes formes que je vous ai indiquées un jour, forme d'une colombe, d'une arche, il est devenu ce que nous le voyons aujourd'hui : une coupe plus ou moins profonde et large, que ferme un couvercle en forme de dôme, lequel est surmonté d'une croix. Il est quelquefois d'argent, quelquefois de vermeil, quelquefois d'or. Il en est de très simples, de presque pauvres ; en revanche, il en existe aussi d'extraordinairement riches. Ceux-là sont décorés de tous les ornements dont on embellit les calices. J'en sais qui sont couverts d'émaux sans prix, et dans le métal desquels sont artistement serties les pierres précieuses les plus rares.

On peut donc dire que par lui-même le ciboire a toujours de la valeur. C'est la volonté de l'Eglise, qui ne trouve rien de trop beau ni de trop riche pour le Dieu qu'elle adore et qu'elle aime par-dessus tout. Si quelque prospecteur, sur la terre ou dans les entrailles de la terre, découvrait une matière plus précieuse que l'or et le diamant ; si l'art, se surpassant lui-même, inventait quelque joaillerie plus fine et plus parfaite, l'Eglise n'hésiterait pas à faire servir cette richesse et cette beauté à la parure du plus sacré des vases sacrés.

Pourquoi ? Parce que le ciboire est digne d'être embelli par ce qu'il y a de plus beau au monde. Voyez en effet combien sublime est son partage.

II

Le saint Ciboire est la huche sacrée où le prêtre serre le Pain vivant, le réservoir merveilleux où reposent les hosties consacrées, l'écrin du plus précieux des trésors, la retraite de la plus puissante et de la plus douce Vie, cachée sous son triple voile.

C'est dans le saint Ciboire que demeure la chair divine et le sang divin qui veulent être la nourriture et le breuvage des âmes, les aliments célestes tout débordants d'énergies surnaturelles qu'il nous suffit d'absorber avec foi pour n'être plus tout à fait de la race des hommes ; pour être, si j'ose dire, dans une certaine mesure qui est aussi une mesure certaine, de la race même de Dieu.

C'est dans le saint Ciboire que la main sacerdotale plonge, le moment venu où les fidèles entourent la Table du Banquet indicible, et c'est du saint Ciboire qu'elle retire la blanche et pure Hostie qu'appellent les lèvres entr'ouvertes, moins impatientes et moins avides que le cœur où bouillonnent les désirs.

C'est au-dessus du Ciboire que Jésus-Hostie apparaît, au jour le plus beau de l'enfance, prêt à venir se reposer sur les lèvres pures et dans l'âme ingénue des premiers communiants. Son image se grave ainsi dans les jeunes mémoires, liée à un événement mystérieux et doux dont les souvenirs ne périront pas.

C'est vers le Ciboire caché derrière la porte close du tabernacle que le regard des adorateurs se lève, ayant appris de la petite lampe à la flamme immobile que le Seigneur est là. A genoux, une pauvre femme dont le cœur saigne, une jeune fille dans son innocence inquiète, un jeune homme que son sang tourmente, un homme accablé de soucis, un vieillard qui sent vaciller sa force au souffle de la mort qui approche, le prêtre, le religieux, la religieuse dont le Christ est toute la vie, toutes les misères et toutes les vertus le cherchent, parce qu'elles sentent qu'en lui est le Consolateur, le Soutien et l'Amour.

Et voici que s'ouvre la porte close ; le prêtre attire à lui ce même Ciboire, l'enveloppe d'un voile et le place sur sa poitrine. Ils partent tous deux ; ils traversent les rues de la ville ou du village ; une maison s'ouvre où un moribond agonise, et le chrétien que l'éternité appelle reçoit le réconfort divin qui soutient l'âme croyante à l'heure du suprême départ.

Si vous mettez à part le calice, la patène, la lunule, le corporal, les doigts du prêtre, les lèvres et le cœur du communiant, rien au monde ne touche de plus près le corps du Seigneur. Rien surtout n'est plus longtemps en rapport direct avec ce corps sacré. Le calice, la patène, la lunule, le corporal, les doigts du prêtre, les lèvres et le cœur du communiant n'ont avec lui qu'un contact passager ; le Ciboire le contient et l'étreint jour et nuit.

Comme je crois vous l'avoir dit un jour : le Ciboire est la chambre intime du Christ, son habituelle demeure, sa résidence permanente, laquelle il ne quitte

pour ainsi dire jamais, pas même pour venir à nous. Quand les fidèles, ayant reçu le sacrement, s'éloignent de la Table sainte, il doit toujours rester au moins une Hostie dans le tabernacle, et cette Hostie, c'est le Ciboire qui la contient.

Les fidèles peuvent venir dans le temple, s'agenouiller, adorer, prier : leur adoration et leur prière iront à Celui à qui elles s'adressent. Le Ciboire est là, la lampe avec sa claire langue de flamme le dit : c'est donc que Jésus est présent.

Vienne une âme affamée de son Dieu, ou bien qu'un malade à l'agonie réclame le viatique du dernier passage : le vase sera ouvert, et l'affamé et le mourant auront le Pain qui donne la force de vivre et de mourir.

Le Ciboire nous garde Jésus pour la vie et pour la mort.

III

Enfin, m. f., si vous réfléchissez, vous verrez encore dans le Ciboire, en dehors de sa réalité matérielle, si riche et si favorisée qu'elle soit, un symbole dont la signification ne peut pas ne pas nous toucher. Il est en effet pour l'Hostie un vase plus cher que celui-là au Christ Eucharistique ; une demeure où se plaît mieux son adorable présence. Ce vase n'est pas fait de main d'orfèvre ; cette demeure n'a pas été bâtie par un architecte humain. On n'y voit ni argent, ni or, ni diamant ; et pourtant on pourrait parcourir tout l'univers qu'on n'y trouverait rien de plus précieux.

Vous avez compris : je parle du cœur de l'homme. C'est là que Jésus veut que reposent son sang et sa chair adorables, là qu'il veut vivre sa profonde vie sacramentelle, désireux d'y rester en permanence comme il reste en permanence dans le Ciboire. Dans le Ciboire, il est le Dieu qui attend ; dans notre cœur, il est le Dieu qui nous a trouvés. Dans le Ciboire, il est le Dieu qu'on adore, qu'on prie et qui se donne ; dans notre cœur, il est le Dieu qui agit. Nous posséder en venant résider en nous ; en nous donnant sa chair et son sang, mêler sa vie à la nôtre si intimement que nous en arrivions à raisonner selon son esprit, à aimer selon ses sentiments, à pratiquer ses vertus, à participer à sa sainteté, et par là à glorifier son Père avec lui : voilà son désir le plus ardent. C'est dire que son plus ardent désir est de demeurer en nous comme dans un ciboire et de nous voir transformés en ciboires vivants. Bienheureuse transformation ! Nous serions alors des âmes parfaites, d'autres Christs, des saints !

N'arrivera-t-il pas un jour, Seigneur, qu'une puissante vague de fond soulèvera l'humanité tout entière, et ramenant les âmes des profondeurs de cet océan du monde, les jettera toutes à vos pieds dans un irrésistible élan d'amour ?...

* *

Ce court entretien sur le saint Ciboire nous a conduits, m. f., à une conclusion aussi suggestive qu'elle est élevée. Cette conclusion résume, en somme, tout ce que nous avons dit sur la Communion. Elle nous rappelle ce qu'elle est : une union intime avec notre Dieu ; la nécessité d'y apporter la foi la plus vraie, la pureté de conscience la plus scrupuleuse, après la préparation la plus généreuse et la plus appliquée ; et une fois l'action de grâces faite avec la piété la plus tendre, l'obligation de garder de cet événement de notre vie spirituelle le plus fidèle souvenir, un souvenir qui dure et qui maintienne dans notre âme l'esprit et les vertus du divin Maître.

Tel est l'idéal de nos rapports avec l'Hostie. Ainsi Jésus sera-t-il toujours avec nous. Comme il demeure dans le Ciboire, il demeurera dans notre cœur, jusqu'au jour où il se révélera enfin à nos yeux dans la gloire de son éternité. Ainsi soit-il.

FIN

AUX ENFANTS DE MARIE

XII

LA JEUNE FILLE PIEUSE

Qui de vous ne s'est pas dit un jour, dans toute la ferveur de son âme : « Je voudrais bien être pieuse » ? Nous allons donc prendre la piété pour thème de nos réflexions.

I

La piété ajoute quelque chose à la vertu de religion. Avec celle-ci, on se contente du strict nécessaire, on s'en tient au respect et à l'obéissance que nous devons à Dieu et qui suffisent pour aller au ciel. La piété suppose quelque chose de plus délicat : avec elle on aime Dieu comme on aime son père et sa mère. Elle ajoute un sentiment nouveau à la religion dont elle est la fleur : au respect elle mêle l'affection, en rendant nos rapports avec Dieu plus suaves, plus fréquents, en leur donnant un ton de douce intimité, de crainte filiale et confiante.

Une jeune fille pieuse ne se bornera pas à l'essentiel de la vie chrétienne : son cœur la portera à rechercher Dieu souvent et s'épanouira dans l'oraison. Elle ne se contentera pas d'assister à la messe le dimanche, elle sera de tous les offices, de toutes les solennités, de toutes les prières en commun ; au lieu de communier à longs intervalles, elle mettra son bonheur à s'asseoir fréquemment à la Table sainte, pour y boire à longs traits cette eau limpide et pure qui « rejaillit jusqu'à la vie éternelle » (Jo., IV, 14).

Nous formons notre trésor éternel avec une multitude de petites choses qui naissent sous nos pas. Encore faut-il, pour en profiter, avoir cette piété qui est l'accomplissement parfait, généreux, de tous nos devoirs. Lorsque nous nous donnons avec goût et empressement à ce qui est du service de Dieu, nous avons la piété. « Voilà, devons-nous dire, ce que Dieu me demande, voilà ce qu'il me faut faire pour lui être agréable, je veux donc l'accomplir sans retard ! » Si nous savons lui obéir toujours avec joie jusque dans les moindres circonstances, nous avons la piété.

Quand la vie est pieuse, dominée par la simplicité des goûts, on entend mieux la voix de sa conscience, on voit mieux son devoir, la prière sort des lèvres aussi naturellement que le parfum de la fleur. Une enfant ainsi formée, tout en vivant dans le monde et au milieu des mondains, n'en adopte ni les idées fausses ni les frivolités. Elle n'a dans ses fréquentations d'autre désir que d'être bonne, utile, charitable, et, sous la sauvegarde de sa piété, elle se prépare pendant ses jeunes années à la mission que plus tard elle devra remplir.

II

Cherchez d'abord à acquérir une piété *véritable*, et non une piété purement imaginative et de surface. Défions-nous de notre cœur, faculté voisine de l'imagination, qui peut facilement se laisser tromper, entretenir une activité pleine d'illusions, se contenter d'une sorte de dévotion sensible qui se nourrit d'images et se met peu en peine de vouloir et d'agir efficacement. Dans une piété comme celle-là, avide d'émotions, la nature a une part beaucoup plus large que la grâce, et c'est encore soi que l'on recherche et que l'on aime.

Ayez aussi une piété *éclairée* qui a pour base les vérités de la foi, qui s'acquiert par un effort courageux et s'affermit avec les années. Combien d'âmes, hélas ! sont dévouées à Dieu tant qu'elles sont heureuses, et l'abandonnent lorsque vient l'épreuve, faute de comprendre le prix de celle-ci !

Une vraie piété restera surtout *fidèle* à ses pratiques, pour les remplir soigneusement. Lorsqu'on veut devenir véritablement pieuse, il faut savoir s'armer sur ce point. Quelles que soient nos dispositions de sensibilité, nous marcherons, au milieu des amertumes comme des jouissances, par le chemin que nous nous sommes tracé, sans nous laisser abattre, qu'il s'agisse de briser notre volonté, de réprimer les saillies de notre humeur, ou de faire disparaître la vivacité de notre caractère. C'est la doctrine de l'Evangile, si bien commentée par l'auteur de l'*Imitation*, dont les pages nous représentent la piété sous les mêmes couleurs de renoncement et de sacrifice. Mais, encore une fois, que d'âmes veulent bien aller au Thabor avec Jésus et le suivre dans l'éclat de sa gloire, mais, dès qu'il s'agit de monter au Calvaire, prennent la fuite avec les Apôtres !

Heureuses êtes-vous, si votre piété est comme un héritage familial reçu de vos mères, et si votre première affection a été pour Dieu ! Il y a chez une bonne mère comme une émanation sainte dont l'influence ne s'effacera jamais. L'Ecriture nous parle avec admiration de la mère de Samuel : c'est pour nous faire entendre que, quand le cœur d'un enfant s'est éveillé au contact d'un cœur maternel rempli de foi et d'amour, ces vertus s'y impriment d'une manière indélébile. Sous cette influence, la vie se développe dans le bien. Tandis que chez tant d'autres les prémices de la vie sont sacrifiées à la frivolité et à la bagatelle, on aimera les vertus silencieuses, le mérite caché ; on gardera toutes les réserves de la modestie.

* *

Ayons donc une piété franche, solide et de bon aloi. Supérieure à tous les avantages de la naissance ou de l'esprit et à toutes les qualités naturelles, elle l'emporte incomparablement sur toutes ces parures mondaines que recherche la vanité. Elle nous revêt de Jésus-Christ dont nous répandons autour de nous la bonne odeur (II Cor., II, 15), elle est la source des joies les plus pures, elle est une défense contre toutes les séductions, contre tous les pièges qui nous environnent.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

(22 février)

LA MADELEINE DU TIERS ORDRE, MODÈLE DE PERFECTION SÉRAPHIQUE

Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.
L'abondance des eaux n'a pu éteindre le feu de la charité.
(Cantic., VIII, 7).

Les appels à la pénitence ont retenti avec puissance dans la Galilée ; les pharisiens trouvent étranges les bontés du Sauveur pour les publicains contrits et repentants. Parmi les âmes conquises à l'idéal évangélique, Marie-Madeleine apparaît comme le symbole de l'effusion de la miséricorde divine : « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup. »

Fidèle imitateur du Christ, S. François d'Assise comprenait trop bien la pensée qui domine le plan de la Rédemption, pour ne point faire écho aux accents partis des rives du Jourdain. En vue de frayer la voie ascensionnelle de l'âme vers Dieu, il a créé le Tiers Ordre de la Pénitence : sous son étendard, justes et pénitents, vierges et âmes repentantes ont rivalisé de zèle.

Or, entre les grandes, les nobles et les belles figures de cette famille franciscaine, il en est une qui rappelle, trait pour trait, la Pénitente de Magdala : c'est sainte Marguerite de Cortone (1249-1297). En elle aussi la sainte liturgie a célébré le mystère de l'Amour invincible : « *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem*. L'abondance des eaux n'a pu éteindre le feu de la charité. »

Il est facile de justifier le parallèle entre les deux illustres pénitentes. Dans l'une et l'autre, ce fut la même impétuosité du repentir, la même générosité dans le don total de soi, la même constance dans l'héroïsme soutenu jusqu'à la mort. Sans perdre de vue la similitude des faits, nous voudrions suivre la nouvelle Madeleine dans la voie de son ascension vers Dieu, et devenant, même pour les âmes les plus pures, un modèle de perfection séraphique.

A cette fin, nous la contemplerons d'abord s'écroulant aux pieds de Jésus ; elle est purifiée par les larmes de la pénitence. Nous l'étudierons ensuite se dévouant par l'effet d'une charité compatissante ; elle est sanctifiée surtout par le zèle du salut des âmes. Nous l'admirerons, enfin, devenant hostie avec

Jésus-Hostie ; elle est toute transformée dans le Christ [1].

I. — *Marguerite repentante aux pieds de Jésus*

Quelques esprits bien intentionnés ont voulu, par égard pour la sainteté du Sauveur, méconnaître que la sœur de sainte Marthe fût la pécheresse de Magdala. N'ont-ils pas cédé aux préjugés du pharisien Simon ? Nous n'avons pas à atténuer la force des termes de l'Evangile : *Mulier in civitate peccatrix,* elle était pécheresse et connue comme telle dans la cité. Le Seigneur l'a choisie pour en faire le symbole de l'âme réhabilitée par le repentir ; plus l'abîme de misères morales dans lequel elle s'est laissée choir est profond, plus la miséricorde divine qui l'enveloppera sera éclatante.

Des essais de réhabilitation de la pénitente de Cortone ont été tentés en ces dernières années. Wading, qui avait entre les mains des documents qu'on invoque à cette fin, maintient l'assertion très nette que l'infortunée Marguerite fut, par son inconduite, une seconde Madeleine. On peut plaider les circonstances atténuantes pour la malheureuse jeune fille qui, pour fuir les duretés d'une marâtre, s'enfuit de la maison paternelle ; le fait, en lui-même, reste scandaleux. Qu'elle ait été trompée et qu'elle ait résisté longtemps, c'est assez vraisemblable. Il n'en est pas moins vrai que la jeune châtelaine de Montepulciano, radieuse de beauté, fut idolâtrée. Elle-même l'a dit : « A Montepulciano, j'ai perdu l'honneur, la dignité, la paix, j'ai tout perdu, sauf la foi. » Un enfant, né de ces relations criminelles, accuse l'ignominie de sa mère ; Marguerite a vraiment été le scandale de ses contemporains. Le ciel l'a permis, parce que là où le délit fut criant, la Providence fera surabonder la grâce. Selon l'expression de Benoît XIV, la nouvelle pénitente sera une autre Madeleine, symbole des miséricordes divines.

L'occasion de la conversion de sainte Marie-Madeleine fut la résurrection du fils de la veuve de Naïm ; la nouvelle du prodige se répandit dans toute la contrée et parvint jusqu'à Magdala. Ce fut pour la pécheresse scandaleuse le trait de lumière ; elle se dit que Celui qui arrachait ainsi à la mort les victimes qu'elle avait frappées, était bien à même de tendre une main secourable à une âme déchue, et elle partit pour implorer son pardon.

La conversion de la châtelaine de Montepulciano aura le même caractère de soudaineté foudroyante ; mais elle se produira dans des circonstances particulièrement dramatiques. Rien, apparemment, ne manquait au bonheur de cette fille de 28 ans, devenue l'opprobre de sa famille : honneurs, richesses, plaisirs, adulations, il semble qu'elle ait trouvé toutes les félicités dans sa liaison irrégulière. Mais voici qu'un soir le complice ne rentre pas au château ; la petite chienne qui ne le quittait point est revenue seule. Que signifient ses aboiements ? On dirait des cris plaintifs. Que veut-elle ? Elle s'acharne à tirer sa maîtresse par le bas de sa robe et semble vouloir l'entraîner hors du logis.

C'est bien cela que comprend Marguerite ; elle se laisse conduire à travers la forêt de Petrignano. Tout à coup, la petite bête s'est arrêtée en face d'un chêne dont les branches ont été fraîchement coupées ; les cris lugubres redoublent, c'est bien le hurlement à la mort. Ecarter les branches fut l'affaire d'un instant ; et alors apparaît soudain le cadavre du maître et seigneur lâchement poignardé, la bouche livide, la face meurtrie, le corps déjà rongé par les vers. La foudre fût tombée aux pieds de Marguerite qu'elle n'eût pas été plus bouleversée. L'horreur de sa propre conduite lui apparaît dans toute sa réalité... C'était l'heure de Dieu.

En franchissant le seuil de la maison de Simon, Marie-Madeleine n'avait pas hésité. Elle ne pouvait ignorer les susceptibilités de la secte pharisaïque. Que lui importe ? Elle brave les sarcasmes et la voici aux pieds de Jésus qu'elle arrose de ses larmes et qu'elle essuie de ses cheveux. — C'est bien le même repentir qui broie le cœur de la nouvelle pénitente ; si elle a imité la pécheresse de Magdala dans ses égarements, elle la suivra dans la voie de son retour à Dieu. Voyez-la prosternée contre terre, à la porte des églises ; dans la plus humble des attitudes, la tête rasée, la corde au cou, elle demande avec larmes pardon des scandales qu'elle a donnés.

La récompense de la pénitente de l'Evangile fut d'entendre le divin Maître prendre sa défense contre l'orgueilleux Simon. Au murmure : « S'il savait quelle femme est à ses pieds, » le Sauveur a répondu en promulguant la loi du pardon : « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup. » — La pénitence de Marguerite aura pareil couronnement ; mais, auparavant, elle se heurtera à la dureté de sa marâtre, héritière de l'orgueil du pharisien. Elle devra, sous le coup de la réprobation, s'éloigner de la maison paternelle où elle s'est présentée. Le ciel le permettait pour lui révéler sa voie ; elle a entendu en son âme ces paroles : « Va à Cortone et mets-toi sous la direction des Frères Mineurs. » Elle a obtempéré à l'avis qui venait du ciel ; c'est Cortone qui sera illustrée par sa pénitence. Trois années s'écouleront avant qu'elle ne soit autorisée à revêtir les livrées du Tiers Ordre ; la sincérité de son repentir, la fermeté de son courage, la solidité de sa conversion furent mises à la plus rude épreuve. Mais la flamme allumée en son cœur était trop vive pour ne pas triompher. Enfin, elle put quitter les livrées du siècle et revêtir la bure qui la constituait servante du Christ.

[1] Notre tâche sera facilitée : les sources les plus pures ont été conservées et des travaux de sûre édition publiés. — La *Vie* écrite par Juncta Bevagnati, confesseur de la sainte, a été publiée par les Bollandistes, III Febr., p. 304-63. Wading a connu ce travail, il écrit : « *Scripsit ejus vitam* accurate et diffuse f. Juncta Bevagnati, sanctæ feminæ confessarius » (*Ad ann.* 1297, § 28 ; tom. v, p. 378), et il déclare avoir en mains le manuscrit : « *quam penes me habeo* ». Une traduction italienne, annotée, fut donnée en 1793 par le P. Ludovic de Pelago ; une traduction française a été publiée par l'abbé Brévain en 1900.

Le P. Ludovic de Besse, qui a publié une *Vie* illustrée de sainte Marguerite de Cortone, a pu consulter les archives municipales de Cortone et les archives provinciales de Pozzulo. Il a pu utiliser les travaux de ses devanciers : Marchese, dont la *Vita di S. M. di Cortone* fut traduite en français (2e édit. en 1868) ; et le P. Volpi, S. J., 1728, qui donnait en appendice les actes du procès de canonisation. Signalons encore Benoît XIV, *De Can.*, lib. I, c. xx, n. 18 ; c. xxvi, n. 3-4 ; lib. II, c. xvii, n. 8 et 6.

Qui nous dira ce que fut sa pénitence durant ces trois années de probation ? Elle déplore dans l'amertume de son âme la beauté de ses traits ; un ordre de son confesseur put seul l'arrêter dans l'ardeur sauvage avec laquelle elle tentait de se mutiler en se déchirant les lèvres ou en se coupant le nez. Nous tairons ses disciplines sanglantes, ses jeûnes, ses macérations, son cilice, ses veilles ; la flamme qui la brûle est celle de l'amour séraphique. Sa consolation sera celle d'entendre le Christ lui donner le doux nom de fille et l'assurer de son pardon [1].

II. — *Marguerite compatissante à toutes souffrances*

Jusqu'ici, Marguerite a été imprégnée de la pensée qu'elle devait réduire son corps en servitude, qu'elle devait venger, en sa chair criminelle, l'honneur de Dieu outragé, qu'elle devait réparer son passé scandaleux par les plus dures expiations. La voici dans le Tiers Ordre ; Dieu la veut porte-étendard, pour entraîner dans les voies de la perfection séraphique les âmes les plus ardentes. Or, une des caractéristiques de la piété franciscaine sera toujours l'activité du zèle ; la nouvelle Madeleine ne se laissera point absorber par le souvenir d'un passé déplorable, au point d'oublier les misères physiques qui l'entourent.

Sous ce rapport, nous avons à noter quelques différences entre elle et la pénitente de l'Evangile, dont le Maître a dit : « Elle a choisi la meilleure part, et celle-ci ne lui sera pas enlevée. » Il semble que Marguerite de Cortone, tout en suivant Marie-Madeleine sur les hauteurs de la contemplation, ait voulu, poussée par l'Esprit de Dieu, conserver le mérite de la vie active de Marthe. D'ailleurs, les divergences entre l'une et l'autre pénitentes sont plus en surface qu'en réalité.

L'histoire lui rend ce témoignage : « A peine revêtue des insignes du Tiers Ordre, elle se sent des entrailles de mère pour tous ceux qui souffrent. » Son premier historien raconte comment, au cœur de l'hiver, ne gardant que son cilice, elle se dépouille de sa propre tunique pour l'envoyer à un pauvre vieillard. Elle prononçait alors cette parole sublime : « Pour mes frères les pauvres, je les aime tant que, pour eux, je donnerais tout, jusqu'à ma vie ; je les porte tous dans mon cœur. »

Ces protestations n'étaient pas illusoires ; son dévouement était de chaque jour. Pour les pauvres, elle se privait des choses les plus nécessaires à la vie ; lorsqu'il lui arrivait de n'avoir plus rien à donner, elle décousait, en pleurant, les manches de sa robe, ou déchirait en deux le voile qui lui couvrait la tête.

Elle fit davantage : se donnant elle-même, elle se constitua servante des pauvres, préparant de ses mains leurs aliments ; elle se fit quêteuse pour subvenir à leurs besoins. Le monument dû au génie de sa charité subsiste encore : grâce à elle, en 1286, un hospice fut bâti en face de son habitation pour les pèlerins, les vieillards et tous les malheureux. Le nom fut bien choisi : il fut appelé « Hôpital de la Miséricorde. » Il restait ouvert pour recueillir toutes les infirmités humaines. Telle était, d'ailleurs, la piété qui étreignait le cœur de la sainte, qu'elle eût voulu soulager toutes les peines des pauvres du Bon Dieu et prendre sur elle la charge de toutes leurs croix.

Quelque vive, quelque profonde que fût la compassion de la Sainte pour les misères physiques du frère le prochain, elle ne saurait être comparée à la commisération que lui inspirait l'état des âmes pécheresses. On a dit que Marie-Madeleine fut l'apôtre des Apôtres ; n'est-ce pas à elle, en effet, que Notre-Seigneur confia le message, au jour de sa Résurrection, d'aller en son nom consoler Pierre et encourager les Apôtres ? Marguerite fut animée du plus grand zèle pour le salut des âmes, mais sa mission plus spéciale fut d'aviver le dévouement des Frères Mineurs pour la conversion des pécheurs.

Un jour, le P. Philippe lui fait demander la solution d'un doute qui le torture dans la conduite des âmes. La sainte s'adresse au Seigneur et en reçoit cette réponse : « Dis à ce prêtre d'écouter et d'interroger ses pénitents... S'il pouvait entendre mille confessions en un jour, il ne devrait pas en omettre une seule, tout en interrogeant tous ceux qu'il jugerait en avoir besoin. » Le divin Maître ajoutait : « Le zèle des Frères Mineurs pour le soin des âmes me fait aimer cet Ordre plus que tout autre, parce qu'ils savent me les attirer par la constance de leurs labeurs. »

Dieu lui donnait une claire vue de l'état des consciences ; son confesseur en a témoigné : bien des âmes, grâce à ses révélations, ont été arrachées au péril de confessions nulles et sacrilèges. Elle fut, en vérité, pour les confesseurs et pour tout l'Ordre des Mineurs, une lumière.

Sa commisération pour les âmes du purgatoire était poignante. Dieu permettait à ces âmes souffrantes un commerce intime avec elle. Les révélations qu'elle en reçut ne furent pas sans consolation pour elle et restent pour nous pleines d'enseignements. C'est ainsi qu'elle apprit que l'âme de son père, puis plus tard celle de sa mère, avaient été délivrées des flammes expiatrices ; que deux personnes, lâchement assassinées, avaient été sauvées, parce qu'avant de mourir elles avaient fait un acte de contrition.

Les malheurs publics l'émouvaient au-delà de toute expression. Son action bienfaisante démontre la puissance de grande pitié des saints. Dans une apparition, Notre-Seigneur lui déclara qu'il la choisissait pour être la médiatrice de la paix. Une autre fois, la voix divine lui dit : « Sois l'ange de la paix et l'apôtre de ma miséricorde. » La pauvre fille a déjà rempli son message auprès du fier prélat qui menaçait de lancer ses troupes à l'assaut de Cortone, et la paix a été conclue. Maintenant, le conflit est entre Forli et les troupes françaises ; le carnage entre l'infanterie et la cavalerie paraît inévitable. Une fois de plus, la prière fait tomber les armes des mains des combattants ; sous les auspices de Nicolas III, la paix est signée.

[1] « Ab omnibus tuis defectibus plenarie te absolvo. » (BOLLAND., t. III febr., p. 311, n. 48).

C'est à cette époque que les plus grands maux affligent la catholicité ; et la sainte, sous l'inspiration divine, remonte à la cause première de tous les désordres et en indique le remède. Elle parcourt les rues de Cortone en clamant : « Habitants de Cortone, faites pénitence ! » et Cortone, comme Ninive, fit pénitence.

III. — *Marguerite Hostie avec Jésus-Hostie*

Au lendemain de sa conversion, notre sainte s'était proposé comme modèle sainte Marie-Madeleine et Notre-Seigneur l'avait encouragée à en imiter les exemples. Or Madeleine, après sa première rencontre avec Jésus, ne voit plus que lui ; à Béthanie, elle s'asseoit à ses pieds pour écouter ses divines leçons ; la veille de la Passion, elle brise son vase d'albâtre et en verse le parfum sur la tête du Christ ; au Golgotha, elle s'écroule au pied de la croix, se pâmant de douleur.

La pénitente de Cortone n'a oublié aucune de ces pages du saint Evangile. Lorsqu'elle faisait ses premiers pas dans les voies de la perfection, Notre-Seigneur lui demande : « Que veux-tu, ma pauvre pécheresse ? » Sans hésiter, elle répond : « Je ne cherche que vous, je ne veux que vous ! » Eh bien ! le Christ sera son maître et l'instruira des plus sublimes mystères. Il l'invite à méditer sur l'union de son humanité avec la divinité ; il lui donne les plus vives lumières sur le mystère de la T. S. Trinité ; mais il lui rappelle qu'il est la voie, la vérité et la vie et que c'est par lui qu'il faut aller au Père. Il veut donc qu'elle ne se lasse pas de scruter les mystères de sa vie cachée et ceux de ses souffrances.

Un jour, il est vrai, la parole du Maître parut se faire austère : « Ma fille, lui dit le Christ, cherche-moi dans l'amertume de tes larmes, cherche-moi sur la croix où tes péchés m'ont tant de fois crucifié ! » A son tour, de s'écrouler au pied de la croix. Mais bientôt la voix de l'Epoux céleste s'est adoucie et le Christ a ajouté : « Sans doute, tu m'as souvent crucifié ; mais, depuis que tu as reçu l'habit du T. O. des mains des Frères Mineurs, tu as embaumé mes plaies avec les larmes de ton cœur. » Marguerite est bien la réplique de Madeleine.

Ecoutons le Seigneur justifiant le regard de prédilection qu'il a abaissé sur sa servante : « Tu seras une lumière ; je t'ai choisie pour être le miroir des pécheurs, même les plus obstinés, afin qu'ils apprennent, par ton exemple, combien volontiers j'use de miséricorde envers ceux qui veulent se sauver. » Elle devait être encore autre chose.

Sainte Marie-Madeleine n'oublia jamais le spectacle du Golgotha : son Jésus en croix, consommant le mystère d'expiation dans les affres de la plus dure agonie, pour arracher les âmes à la mort éternelle. Notre-Seigneur veut que l'émule de la pénitente de l'Evangile ait aussi le cœur plein des horreurs du Golgotha. Nuit et jour elle vivra de ces souvenirs ; le vendredi surtout, elle sera nourrie des amertumes de la Passion douloureuse de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur ne veut pas seulement qu'elle compatisse à toutes et à chacune de ses souffrances, il veut qu'elle en comprenne la cause. Oui, elle le verra à Gethsémani, s'affalant dans la mare formée de son précieux Sang ; oui, elle entendra les coups de fouets pleuvoir sur les épaules du Christ attaché à la colonne de la flagellation ; oui, elle le contemplera couronné d'épines, montré au peuple homme de douleurs ; oui, elle le suivra dans la Voie douloureuse qu'il parcourt chargé de sa croix ; oui, elle aussi se tiendra, avec Madeleine, au pied de la croix, entre son Jésus et la Vierge éplorée. Elle a entendu tous les sarcasmes ; elle l'a vu abreuvé de fiel et de vinaigre. Elle meurt de compassion, et cependant compatir ne suffit point.

Notre-Seigneur veut l'associer au grand œuvre de la Rédemption. Sur son rocher de Cortone, elle fera revivre sainte Madeleine à la Sainte Baume ; elle sera victime d'expiation pour le salut des âmes. *Oblatus est quia voluit.* L'Agneau de Dieu fut offert parce qu'il le voulut ; c'est volontairement que Marguerite s'est offerte en victime d'expiation, acceptant la lèpre, les maladies les plus graves et toutes les épreuves qu'il plairait au Seigneur de lui envoyer. Or, voici que, le 25 mars 1288, elle voit descendre du ciel une croix lumineuse et à l'instant elle étend les bras pour y être attachée. Et Notre-Seigneur de lui apparaître et de lui dire : « C'est ton cœur qui sera crucifié. L'heure de l'immolation a sonné pour toi. »

Il lui montrera les iniquités qui se multiplient sur la terre et qui renouvellent les horreurs de la Passion. Les traîtres, qui imitent Judas, sont légion ; le Christ n'est-il pas souffleté dans la personne de ses clercs persécutés ? les peuples ne sont-ils pas descendus au-dessous du niveau de la bête ? Au fond, nous trouvons dans les révélations que Notre-Seigneur fait à sa fidèle servante, les mêmes plaintes qu'il fera entendre à sainte Marguerite-Marie : « Bien que la mort que j'ai endurée de la part des Juifs ait été très dure, lui dit-il, celle que je souffrirais aujourd'hui me serait plus amère pour m'être infligée par des chrétiens ; la puanteur de leurs vices est montée jusqu'au trône de mon Père. » A elle aussi, il montrera à quel point le blessaient l'iniquité et l'ingratitude des âmes qu'il avait prévenues de sa grâce.

Voilà les iniquités qu'elle doit réparer pour désarmer la justice de Dieu. Où puisera-t-elle les lumières, la force, les énergies dont elle aura besoin ? N'hésitons point à le dire : dans sa dévotion au Cœur de Jésus. Elle est vraiment fille du Sacré-Cœur. « Ma fille, » tel est le nom que le Christ lui a donné dans ses premiers pas dans la vie mystique. Il le lui rappellera plus tard : « Souviens-toi, ma fille, de ce que je t'ai révélé dans mes premières communications : c'est que le sang de mon cœur doit être l'aliment de ta piété. »

Sans doute, la dévotion au Sacré-Cœur n'était point, en ces temps, répandue comme de nos jours. Mais S. François n'est-il pas le modèle achevé des âmes vouées à ce Cœur divin ? N'a-t-il pas chanté sa blessure : « *In foco l'amor mi mise,* L'amour

m'a mis dans un foyer d'amour ! » Voilà le foyer dans lequel la sainte de Cortone a été immergée. Elle peut approcher ses lèvres des plaies de Jésus, et le Sauveur de lui dire : « Ma fille, de la blessure de mon Cœur jailliront pour toi des torrents de lumières et de grâces ; mais le moment n'est pas venu, pour le clergé, de parler de ces merveilles. »

La voilà devenue l'épouse crucifiée de son Amour crucifié... A la croix elle ira, à la croix elle reviendra, à la croix elle demeurera fidèle. Comme son Jésus, elle sera abreuvée d'humiliations. Cortone, qui hier l'acclamait, la méprise aujourd'hui ; pour elle, se souvenant sans doute du Christ acceptant le baiser de Judas, elle eût volontiers baisé les lèvres qui l'injuriaient et la diffamaient. — L'épreuve se fit encore plus dure. Les Frères Mineurs, ses maîtres, ses guides, ses pères spirituels, la tiennent en suspicion et mettent en doute le caractère divin de son état surnaturel. Le confident de son âme, le Père Bevegnati, a été inexorablement éloigné. — Ces épreuves n'étaient rien en comparaison des désolations intérieures de son âme, et il faut la parole du Souverain Maître pour triompher de ses répugnances : « Va à la croix ! Retourne à la croix ! » Quelle angoisse pour cette âme purifiée, à la pensée qu'elle peut perdre la vie de la grâce ! Maintenant, la voici associée à l'agonie de Gethsémani, puis abreuvée des amertumes du fiel ; elle endurera les abandons suprêmes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Elle sera Hostie avec Jésus-Hostie.

Notre-Seigneur reste fidèle à sa promesse : il soutient sa victime dans son long martyre. « Etant la fille de mon Cœur, lui a-t-il dit, il faut que tu sois, avec moi, abreuvée de fiel. » Et voici l'apogée : Marguerite entend le doux Maître lui poser la question qu'il posa à S. Pierre : « M'aimes-tu ? — Ah ! Seigneur, répond la sainte, non seulement je vous aime, mais je souhaiterais habiter dans votre Cœur. — Eh bien ! réplique le Sauveur, pénètres-y donc et qu'il soit ton refuge ! » Pour la seconde fois il reprend : « Marguerite, m'aimes-tu ? » La sainte voit des horizons sans bornes s'ouvrir devant elle ; alors de répondre : « Non, pas encore. — Et quand m'aimeras-tu vraiment ? » La réponse a jailli impétueuse de son âme : « Lorsque je sentirai dans tout mon être les tourments de votre Passion. »

Elle a donc ajouté ce qui manquait à la Passion du Christ pour la rendre fructueuse. Marie-Madeleine n'avait pas obéi à une autre pensée lorsque, pendant 40 ans, elle vouait son corps à toutes les macérations, dans la grotte de la Sainte Baume. Son holocauste avait attiré les bénédictions de Dieu sur l'apostolat de son frère à Marseille, sur celui de sa sœur à Tarascon ; la Provence avait été enfantée à la foi, les Gaules lui devront le bonheur d'être devenues la grande et la noble Nation, la fille aînée de l'Eglise. Voulez-vous connaître les fruits de l'immolation de la pénitente de Cortone ? Elle s'est immolée pour que les bénédictions de Dieu rendissent féconds les labeurs des Mineurs ; elle a prié pour les Tartares et les Sarrasins ; si les Mineurs ont eu un apostolat glorieux en Orient, la prière de la sainte n'y est pas étrangère. Elle a prié pour le Pape et l'Eglise, et glorieux est le rôle de la Papauté. Elle a prié pour les vivants et pour les morts, et le cortège des âmes qui la proclament leur libératrice se prolonge sans fin.

* *

Depuis 24 ans, notre Sainte mène à Cortone la vie pénitente la plus extraordinaire ; depuis 20 ans, elle porte les livrées du Tiers Ordre ; depuis 9 ans, elle est crucifiée avec son amour crucifié. Un jour, Notre-Seigneur lui a demandé si elle voudrait mourir comme le bienheureux André. Marguerite a répondu : « La mort que vous me choisirez sera la meilleure, mais je vous demande la mort dans la souffrance, pour que je meure crucifiée. »

Ses vœux seront exaucés. Toutefois, Dieu ne permettra pas à l'ange de ténèbres de parvenir à troubler la sérénité de cette âme séraphique ; les terreurs de l'abîme entrevu feront place à la plus entière confiance en l'infinie miséricorde. De même que sainte Marie-Madeleine fut assistée par S. Maximin, ainsi la pénitente de Cortone aura à ses côtés, comme elle l'avait prédit, le P. Bevegnati, son guide spirituel, pour l'aider à consommer son holocauste. Le 22 février 1297, elle s'endormait dans le baiser du Seigneur.

Jadis, elle avait contemplé dans une vision la solitaire de la Sainte Baume avec son vêtement étincelant d'argent et son diadème orné de pierreries ; elle a entendu la voix divine lui déclarer que, hormis la Vierge Marie et sainte Catherine martyre, nulle dans le chœur des Vierges n'était au-dessus de Marie-Madeleine [1]. L'heure a sonné pour elle de participer aux mêmes récompenses, puisqu'elle a pratiqué la même pénitence ; elle aussi prendra place dans le chœur des Séraphins, elle aussi sera revêtue de splendeurs, elle aussi éclipsera par son repentir et son amour séraphique les puretés virginales qui brillent comme des étoiles.

Un peu avant son bienheureux trépas, la sainte entendit Notre-Seigneur lui promettre que, dans la cité des saints, elle serait la troisième lumière de l'Ordre Séraphique. François, Claire et Marguerite, voilà les trois lumières de la famille franciscaine, une dans chacun des trois Ordres qui la composent.

Lumière qui apporte l'espoir du pardon, Marguerite le sera pour les pauvres pécheurs : elle leur révèle les abîmes insondables de la miséricorde. Lumière de consolation, elle le sera pour les Pères du premier Ordre, à qui elle annoncera que leur famille religieuse est le verger de l'amour divin [2]. Lumière, elle le sera pour ses Frères et ses Sœurs dans le Tiers Ordre, leur montrant les pentes à gravir pour arriver à la perfection, soit en se dévouant aux œuvres de charité, soit en vaquant à la contemplation. Lumière, elle le sera pour les âmes qui veulent être hosties avec Jésus-Hostie, leur répétant la leçon qu'elle reçut elle-même du Christ : « Je te com-

[1] BEVEGNATI, cap. IV, § 16 ; cap. VI, § 10.

[2] « Vocas amoris viridarium : non est tanti amoris aliquod in orbe collegium ut prædictus Ordo. » (Bevegnati, VIII, 22 ; Boll., III Feb., p. 349).

mande de venir à la plaie de mon côté et d'y puiser, et tu sauras tout ce qui en est sorti d'amour pour l'humanité. »

O glorieuse Marguerite, martyre du saint Amour, soyez notre lumière ! Restez pour l'Eglise la médiatrice de la paix. Que vos louanges retentissent dans l'univers entier pour l'exaltation du Nom de Jésus, à qui tout honneur est dû dans les siècles des siècles. *Amen !*

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

V

LA SITUATION DE LA FRANCE

Pour bien saisir et comprendre la mission de Jeanne d'Arc, il est nécessaire d'abord de la placer dans son cadre historique. Cela nous oblige à remonter à la Guerre de Cent ans et à ses causes. Nous en reverrons les échecs désastreux, les révolutions et l'anarchie incroyables qui en résultèrent, la France démembrée et sur le point de disparaître, et il nous sera impossible de ne pas conclure que l'intervention de Jeanne d'Arc eut un caractère miraculeux.

I

Depuis Edouard III, la France était convoitée comme une belle proie par l'Angleterre. Petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle de France, il fut exclu du trône de France, après la mort de Louis le Hutin, par la loi salique, au profit de Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. La belle proie lui échappait. Pour la ressaisir, il débarqua avec 32.000 hommes, le 22 juillet 1346, à La Hougue-Saint-Vaast, dans le Cotentin ; et ses archers prudents, aidés par le bruit des bombardes qui n'avaient jamais paru sur un champ de bataille, détruisirent la brave et brillante chevalerie française. Edouard III s'établit à Calais, comme un coin dans un arbre.

L'Anglais, depuis, ne quitta plus la France.

Pour enfoncer le coin et achever sa victoire, Edouard III revient en 1355 et ravage l'Artois, pendant que son fils, le Prince Noir, débarque dans la Guyenne, la vieille province anglaise, franchit la Garonne et la Dordogne et inflige à Poitiers une seconde défaite terrible au roi Jean le Bon, qui est fait prisonnier et emmené en Angleterre. La chevalerie française, embarrassée dans ses lourdes armes, n'a pas tenu devant la mobile infanterie anglaise qui l'a facilement massacrée.

Par le traité de Brétigny (1360) Edouard III possédait désormais en souveraineté directe, sans obligation d'hommage, au midi l'Aquitaine, c'est-à-dire le Poitou, l'Aunis, l'Angoumois, la Saintonge, le Limousin, le Quercy, le Rouergue, l'Agénois, le Bigorre, et au nord le Ponthieu, Guines et Calais. Il eût voulu de plus la Normandie, le berceau de sa race, mais cette province ne pouvait plus désormais lui échapper.

Le règne de Charles V (1364-1380) fut un règne réparateur. Par son administration sage et par les armes vaillantes de Duguesclin, grâce aussi à la minorité de Richard II, fils et successeur d'Edouard III, il ne laissa aux Anglais que cinq villes : Bayonne, Bordeaux, Brest, Cherbourg et Calais. Il mourut trop tôt, le 16 septembre 1380 ; ce fut un grand malheur pour la France. Un plus grand malheur encore, c'est qu'il eut pour successeur un enfant à peine âgé de douze ans, qui tombera en démence quand il aura l'âge de régner.

Ses oncles, les ducs d'Anjou, de Bourgogne — Philippe le Hardi — et de Berry, régnèrent à sa place, mais ce fut pour intriguer et piller le royaume. Une reine intelligente, courageuse et patriote, eût pu dominer la situation et relever le pays. Mais Isabeau de Bavière n'était pas une Blanche de Castille. Princesse indolente et frivole, peu éclairée, sans idées élevées, aimant les futilités et les amusements, ayant plus d'instincts mauvais que de penchants au bien, peut-être cependant moins perverse qu'on ne l'a dit, mais sans esprit et sans cœur, étrangère à la France, mariée à un insensé, et cherchant ailleurs des distractions qui abondaient dans cette cour corrompue, elle se plaisait à se laisser vivre, sans souci de son pays d'adoption, de son honneur, et même de son devoir maternel.

Seul Louis d'Orléans, son beau-frère, avait quelque influence sur elle. Mais lui-même était un esprit léger et un homme de plaisirs. Il s'était emparé du gouvernement, ce qui excita la jalousie de Jean sans Peur, fils de Philippe le Hardi, qui se regardait comme injustement évincé du pouvoir. Le Bourguignon était rancunier, vindicatif, et ne reculait pas devant le meurtre. Il fit assassiner son cousin Louis d'Orléans, un soir que celui-ci sortait du palais du roi pour se rendre à son hôtel (23 novembre 1407). Jean sans Peur poussa l'audace jusqu'à faire prononcer l'apologie de son crime devant la cour par le franciscain Jean Petit. La duchesse d'Orléans, la douce Valentine Visconti, prit désormais pour devise : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien » et elle mourut, « de courroux et de deuil, » dit Juvénal des Ursins, l'année suivante.

Le comte Bernard d'Armagnac, beau-père d'un de ses fils, prit en main la cause du malheureux Louis d'Orléans, et Jean sans Peur rallia ses partisans. De là faction contre faction, partout pillages, batailles, vengeances, sang versé, guerres civiles affreuses ; cela faisait la joie des Anglais et avançait leurs affaires.

Car ils n'avaient pas renoncé à revenir en France et à conquérir la Normandie. Mais ils étaient eux-mêmes, heureusement pour la France, en proie à la guerre intérieure. Richard II fut assassiné et remplacé par un de ses cousins de la maison de Lancastre, Henri IV, à qui succéda en 1413 son fils Henri V.

Le jeune roi Henri V avait été jusque là léger, sans consistance, désordonné dans sa conduite. Il changea soudain, et, sentant le poids de la responsabilité, il devint un prince grave, réfléchi, mûrissant

ses desseins, à la fois réservé et hardi. Il reprit l'idée traditionnelle d'invasion en France, débarqua à Barfleur le 14 août 1415, contraignit le gouverneur Raoul de Gaucourt à capituler, et en octobre suivant fit subir à la France un troisième désastre à Azincourt.

Charles d'Orléans, fils de Louis, y fut fait prisonnier avec plusieurs princes du sang et il resta trente ans dans les prisons d'Angleterre.

Jean sans Peur n'avait point paru dans la bataille, désormais il était acquis aux Anglais.

II

La défaite avive encore les désespoirs, accroît les divisions et exalte les factions. Le Dauphin Charles, âgé de douze ans à peine, est nommé lieutenant général du royaume. Le connétable d'Armagnac garde à vue la reine Isabeau à Tours et prend possession de la capitale, dans le but de conduire les affaires publiques et de veiller sur le Dauphin.

De son côté, Jean sans Peur intrigue, délivre la reine et la nomme régente. Des traîtres lui livrent Paris où il ramène Isabeau en triomphe (29 mai 1418). Quelques Armagnacs seulement parviennent à s'échapper et à sauver le Dauphin. Mais le connétable est jeté en prison. On persuade au peuple que c'est lui qui est cause de tous les malheurs et qui arrête les vivres ; il est assassiné par la populace, et, quand le duc de Bourgogne entre dans la capitale avec la reine, il y trouve une population en proie à la peste et à la faim. Ne sachant à qui s'en prendre, le peuple, conduit par le bourreau Capeluche, se précipite sur les prisons. Jean sans Peur supplie le bourreau, serre même sa main sanglante, mais il est impuissant à arrêter le massacre. Il réussit pourtant à faire sortir de Paris cette horde barbare en la dirigeant sur Montlhéry où se trouvaient encore, dit-il, d'autres Armagnacs, et fait décapiter Capeluche.

Les Anglais profitent de la guerre civile pour envahir la Normandie. Rouen, la proie convoitée, tombe en leur pouvoir, après un siège de sept mois, et toutes les villes du nord ont ouvert leurs portes. Jean sans Peur est incapable de rien défendre. Il fait alors des propositions de paix à Henri V, qui réclame Catherine de France, fille de Charles VI, en mariage, et exige la Guyenne, la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou, la Touraine. Le duc hésite : « Beau cousin, lui dit durement le roi, nous aurons la fille de votre roi et le reste, ou nous vous mettrons, lui et vous, hors de ce royaume. »

Humilié, effrayé et pris de remords, le duc de Bourgogne se retourne vers les Armagnacs, revient aux Anglais, puis accepte une entrevue avec le Dauphin au pont de Montereau, le 10 septembre 1419. Il y est égorgé par Tanneguy-Duchatel. On ne sait si le Dauphin fut complice ; ce qui est sûr c'est que leur réconciliation était le dernier espoir de la France. Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur, se jeta dès lors avec passion dans le parti anglais.

Par le traité de Troyes (21 mai 1420) Isabeau déshéritait le Dauphin pour couronner sa fille, Catherine de France, qu'elle donnait au roi anglais au mépris de la loi salique, avec tous les droits sur le royaume de France ! Il n'y aurait plus de France !

Mais la France voulait vivre. Dans tout le pays il y eut un sursaut de colère, de patriotisme et de haine de l'Anglais. Henri V comprit qu'on ne conduit pas le peuple de France comme un troupeau. Il lui naquit un fils au château de Windsor. On raconte qu'à cette nouvelle il dit avec tristesse : « Henri de Monmouth aura régné peu et conquis beaucoup ; Henri de Windsor règnera longtemps et perdra tout. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Déjà il se sentait mourir. Il expira le 14 août 1422. Sept semaines après, Charles VI le suivait au tombeau (21 octobre). Quand celui-ci fut descendu dans les caveaux de Saint-Denis, le héraut d'armes, après avoir salué sa mémoire, s'écria : « Dieu accorde bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur ! » A Mehun-sur-Yèvre, quelques chevaliers français déployèrent alors la bannière royale en criant : « Vive le roi Charles, septième du nom, par la grâce de Dieu roi de France ! » L'un n'était qu'un enfant de dix mois, mais il était maître de l'Angleterre et des plus belles provinces françaises. Ses deux oncles, les ducs de Bedford et de Glocester, exerçaient pour lui le pouvoir ; le premier, en France, au titre de régent ; le second, en Angleterre, au titre de protecteur. L'autre était un jeune homme de dix-neuf ans, marié à Marie d'Anjou, intelligent et d'une vie pure, mais sans expérience, sans énergie, écrasé par les événements, qui n'avait connu que des revers, victime des factions, inconscient des crimes commis en son nom, mal entouré et accessible aux flatteries des favoris. Toutes les conjectures favorables étaient pour Henri VI.

Bedford en effet était un général habile, un homme d'action, un politique clairvoyant et ferme. Il mit son génie et sa fierté à parfaire l'œuvre de Henri V en France. Il lui restait à conquérir la Touraine, l'Orléanais, le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Languedoc, le Dauphiné, le Lyonnais et le midi de la France. Mais la victoire, depuis Crécy, n'avait jamais été infidèle aux armes anglaises : il se croyait sûr de vaincre.

Le Dauphin gardait toutefois ses partisans. Des docteurs de l'Université de Paris, refusant d'être Anglais, avaient institué une Université à Poitiers. Des Etats Généraux s'étaient réunis à Bourges, affirmant leur foi dans l'avenir de la France et leur fidélité au roi. Toutes les branches de la famille royale descendant de S. Louis, Orléans, Alençon, Anjou, Bourbon, reconnaissaient le Dauphin. L'armée, composée de mercenaires Ecossais et Gascons, était brave, mais mal commandée, mal payée et pillarde.

Le général anglais épouse alors une fille de Jean sans Peur, puis il précipite la victoire. Le 31 juillet 1423, il inflige aux Français la défaite de Cravant, le 17 août 1424, celle de Verneuil que l'on rapproche du désastre d'Azincourt. La terreur s'empare des partisans du Dauphin, écrit Jacques Gelu, évêque d'Embrun, ils lui extorquent une partie de ses domai-

nes ; on ne l'écoute plus, il est réduit à une telle détresse qu'il manque du nécessaire. Mais comme il était pieux, « il comptait sur les prières et les aumônes et il allait, dans sa générosité, jusqu'à vendre ses joyaux et le reste de sa fortune d'autrefois. »

Seul un miracle pouvait sauver le fils, le trône et la France de S. Louis. Voici la libératrice.

VI

ROBERT DE BAUDRICOURT

On s'entretenait sans cesse dans la maison de Jacques d'Arc des malheurs de la France. On rappelait le siège de Sermaize, la mort du cousin Collot Turlaut, qui avait succombé à ses blessures, la fière résistance du brave La Hire, Etienne de Vignoles, à Vitry, qui dut enfin capituler en 1425. D'ailleurs les Bourguignons passaient souvent sur la route de Langres à Verdun, se rendant en Flandre, et il y avait de nombreuses alertes à Domremy. Alors on enfermait les troupeaux au château de l'Isle, ancienne résidence des seigneurs de Bourlémont, dont Jacques d'Arc était le fermier, et l'on attendait que le péril fut éloigné. Nous avons vu Jeanne se réfugier avec ses parents à Neufchâteau, emmenant avec elle son bétail.

I

Car le péril se rapprochait. Seul, Robert de Baudricourt tenait encore à Vaucouleurs. Alors le duc de Bedford lui avait opposé Jean de Vergy, à qui il remit les biens de Blaise, confisqués au redoutable capitaine. Contraints de fuir, les parents de Jeanne avaient trouvé à Neufchâteau, ville lorraine, mais dont les bourgeois étaient dévoués au Dauphin, une généreuse hospitalité dans la maison de l'honnête veuve surnommée La Rousse ; mais quand ils rentrèrent chez eux, quelle fut leur tristesse en voyant les traces du pillage ! Jacques, taciturne, rongeait son chagrin, Isabelle Romée s'appliquait à relever les courages. Jeannette s'en allait à l'église, priait devant la statue de sainte Marguerite qui s'y trouve encore et invoquait le secours de Dieu.

Alors S. Michel lui apparaissait, et lui redisait « la grande pitié du royaume de France » :

— Va, va, fille de Dieu ! lui disait-il. Pars, va en France. Il le faut !

Et elle répondait en pleurant :

— Je ne suis qu'une pauvre fille. Je ne sais ni monter à cheval ni faire la guerre !

De là, bien que ceux de Maxey fussent Bourguignons, elle se rendait souvent dans leur église, car le bon Maître y résidait, et aussi parce qu'elle pouvait prier à son aise devant un autel dédié à sainte Catherine.

Son père était fier de sa fille, sa grande consolation, pieuse comme une sainte du paradis, vaillante à l'ouvrage, respectée de tous, et patriote comme lui. Elle aimait tous les habitants de Domremy, sauf Gérardin d'Epinal, le seul Bourguignon du village. Encore ne le haïssait-elle pas ; elle lui parlait volontiers, et l'appelait compère. Parce qu'elle était laborieuse autant qu'obéissante, ses parents lui avaient offert, comme récompense, une belle bague sur le chaton de laquelle étaient gravés les saints noms de Jésus et de Marie. Elle en fut si joyeuse que ses frères lui en donnèrent une seconde. Elle les porta l'une et l'autre comme un symbole sacré. Déjà elle avait fait vœu de virginité, elle se regardait maintenant comme la fiancée du Christ. L'anneau que lui avaient remis ses parents, elle le fit toucher à sainte Catherine, à qui le Sauveur avait passé au doigt un anneau miraculeux. Elle vivait ainsi dans une intimité très douce avec ses Saintes qui l'éclairaient et la consolaient.

Personne cependant ne connaissait les graves secrets qu'elle tenait renfermés dans son âme, personne, sauf peut-être son confesseur Guillaume Front, qui ne les révéla point. Cependant Jacques d'Arc, très préoccupé des événements et demeuré sous le coup des malheurs publics et privés, eut un songe, une nuit. Il voyait une troupe de guerriers prêts à combattre, et parmi eux une femme à cheval, qui leur donnait des ordres. Or dans cette femme il reconnut sa Jeannette. Il n'y prit point garde d'abord, mais cette image reparut plusieurs fois dans ses rêves. Il pensa aux malheureuses créatures qui s'attachent aux soudards et les provoquent à la débauche. Quoi ! sa Jeannette, si bonne et si pure, se ravalerait au rang des femmes de mauvaise vie ? Elle se mettrait à la suite des soldats ? Cette idée le poursuivait partout ; il ne pouvait se défaire de cette obsession, si bien qu'un jour, lui, qui concentrait toujours son chagrin et sa peine, n'y tint plus. Il éclata et raconta ses songes à Isabelle.

— Si j'étais sûr que cela dût arriver, conclut-il, je dirais aux frères de Jeannette de la noyer plutôt ! Et s'ils ne le faisaient pas, je la noierais moi-même !

Cette impression toutefois ne dura point. Il lui suffisait de regarder sa fille toujours diligente, pieuse, irréprochable, qui paraissait vivre plus au ciel que sur la terre, pour se convaincre que ces rêves n'étaient que le fruit de son imagination affolée, car sa Jeannette était un ange.

II

Cependant le duc de Bedford prépare en 1428 une expédition sur la Loire, pour s'emparer d'Orléans, la clef de l'Aquitaine. Mais auparavant il veut en finir avec ce coin français enclavé dans la Lorraine et qui tient toujours. Jean de Luxembourg conduira la guerre contre Vaucouleurs, et Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, lèvera dans les diocèses respectifs les subsides pour l'expédition.

Jean de Luxembourg attaque Beaumont-en-Argonne, que défend valeureusement Guillaume de Flavy, et qui est réduit à capituler au mois de mai. Toutes les petites forteresses, La Neuville-sur-Meuse, Raucourt, Mouzon, Passavant, tombent tour à tour au pouvoir des Anglais. Il ne reste que Vaucouleurs que protège encore la vaillante épée de Robert de Baudricourt, mais sans espoir. Les voix de Jeanne se font plus pressantes que jamais :

— Va en France, il le faut ! Va trouver le capitaine de Baudricourt. Demande-lui une escorte de